

Karim Haouadeg

Des femmes sans voix

sur *La Maison de Bernarda Alba*
de Federico Garcia Lorca, mis en scène par Lilo Baur

Peut-on écrire une critique au conditionnel ? La tentation est grande lorsqu'il s'agit de rendre compte de *La Maison de Bernarda Alba* jouée actuellement à la Comédie-Française, salle Richelieu, dans la mise en scène de Lilo Baur. On aurait envie de dire ce qu'aurait pu être ce spectacle. On en est réduit à déplorer ce qu'il est.



© Brigitte Enuérand. coll. Comédie-Française

Pièce testamentaire, terminée tout juste deux mois avant que Lorca ne soit fusillé par les franquistes, *La Maison de Bernarda Alba* est l'œuvre d'un immense poète arrivé au sommet de son art, parfaitement maître de ses moyens et à qui 5 ans d'une pratique assidue du théâtre, avec sa compagnie itinérante *La Barraca*, a donné un sens rare de l'efficacité dramatique. On peut donc s'étonner que ce chef-d'œuvre soit si rarement joué et qu'il ait fallu près de 80 ans pour qu'il entre au répertoire du Français. D'autant que cette pièce, où n'interviennent que des femmes, est un cadeau pour ses interprètes, aucun rôle n'étant insignifiant ni même secondaire à proprement parler.

Comme toujours chez Lorca, les événements sont rares. Une situation de départ est posée, une situation intenable et qui aboutit généralement à une catastrophe. C'est le cas ici. Les filles et les servantes de Bernarda Alba vivent

sous la domination de cette veuve âgée, dans une maison où règne un matriarcat particulièrement pesant. La passion contrariée d'Adela, sa plus jeune fille, entraînera une fin tragique. Ce dont il est question ici, ce n'est presque rien. Juste quelques femmes qu'on empêche de vivre, quelques vies qui ploient sous le joug de traditions qu'elles ont si bien assimilées qu'il n'est même plus besoin des hommes pour les leur imposer. Juste quelques corps et quelques âmes qu'on plonge dans l'obscurité.

La Comédie-Française étant aujourd'hui dotée d'une troupe remarquable, on pouvait espérer une représentation mémorable. Surtout si l'on sait que la mise en scène a été confiée à Lilo Baur, l'une des plus talentueuses parmi celles et ceux qui aujourd'hui se mêlent de porter des œuvres à la scène. Et de fait sa mise en scène est plutôt réussie. La direction d'actrices a été dans l'ensemble judicieuse. On peut peut-être seulement lui reprocher un peu trop de mouvement dans cette maison où chacune est amenée à se surveiller en permanence. Là où il n'y a rien à redire en tout cas, c'est sur le travail réalisé par le scénographe Andrew D Edwards et par l'éclairagiste Fabrice Kebour. Tous deux sont très talentueux et ils se sont surpassés pour ce spectacle. Certaines images sont à couper le souffle. Je n'ai également que des éloges à faire à Mich Ochowiak pour la musique originale composée pour le spectacle. Les maquillages de Catherine Bloquère sont aussi très réussis. Si l'on ajoute que les comédiennes sont dans l'ensemble très bonnes, on se demande pourquoi le spectacle donne le sentiment d'un échec. Il n'y a pas à chercher très loin.

Chez Lorca (comme chez Racine, dans un genre fort différent) tout passe par la langue. Le lyrisme populaire de Lorca est tout à fait unique. Ce mélange de familiarité paysanne et de poésie ardente, on ne le trouve chez aucun autre poète. Or on a eu l'idée saugrenue de porter à la scène la traduction (si l'on peut appeler cela ainsi) de Fabrice Melquiot. Quand on demande à un auteur médiocre de traduire l'œuvre d'un immense poète, le résultat est tel qu'on pouvait l'attendre : d'une banalité consternante. On va à la Comédie-Française écouter la poésie brûlante de Lorca et on a l'impression d'entendre des dialogues tirés de *Plus belle la vie*. On sent que Cécile Brune (qui interprète Bernarda) ou Adeline D'Hermy (qui joue Adela) pourraient être mille fois meilleures qu'elles ne sont, tout comme leurs camarades Claude Mathieu, Jennifer Decker ou Coraly Zahonero. Mêmes ces excellentes comédiennes ne peuvent rien faire avec ces dialogues de série télévisée.

Le rideau se lève alors que la salle est plongée dans l'obscurité. On voit apparaître dans un halo de lumière blanche le visage de Maria Josefa (Florence Viala), la vieille mère de Bernarda, à moitié folle. Sa bouche est grande ouverte, comme dans les toiles de Bacon. Elle semble pousser un cri, mais on n'entend rien. L'image est très belle et pourrait résumer à elle seule tout le spectacle. Lorca avait prêté à ces femmes, qu'il avait imaginées à la semblance de tant de femmes d'Espagne et d'ailleurs, d'hier et d'aujourd'hui, la puissance de son verbe, sa poésie vibrante, pour donner une voix à celles qu'on étouffe. La prose plate et vulgaire de Fabrice Melquiot les a replongés dans le quotidien aliéné dont Lorca avait tenté de les délivrer. Restent quelques belles images : ce qu'on pourrait appeler, au sens le plus exact de l'expression, un beau gâchis.

La Maison de Bernarda Alba, dans la mise en scène de Lilo Baur, est jouée à la Comédie-Française, salle Richelieu, en alternance jusqu'au 25 juillet 2015.